Revue de Traduction et Langues Volume 22 Numéro 2/2023
Journal of Translation Languages **مجلة الترجمة واللغات**
ISSN (Print): 1112-3974 **EISSN (Online): 2600-6235**
DOI : https://doi.org/10.52919/translang.v22i2.950

Quelques repères d'une traductologie productive
A Few Guidelines for Productive Translation Studies

Carmen-Ecaterina Ciobâcă
Université Alexandru Ioan Cuza, Iași – Roumanie
carmen.ciobaca@uaic.ro
Centre d'Études Européennes

Comment citer cet article :
Ciobâcă, C-E. (2023). Quelques repères d'une traductologie productive. *Traduction et Langues 22* (2), 59-81.

Reçu : 30/09/2023 **; Accepté :** 04/12/2023**, Publié :** 31/12/2023

Auteur correspondant : **Carmen-Ecaterina Ciobâcă**

Keywords

Collaborative research; Constraints in translation; Definition of Translation Studies; History of Translation Studies; New technologies; Theory of sense; Productive Translation Studies

Abstract

The paper is based on the concept of "productive Translation Studies", understood as a science of translation anchored in the present and designed to help both translators and translation scholars. To provide some directions for productive Translation Studies, the paper starts with a diachronic analysis of the discipline. The field acquired its autonomy in the 80s when it was no longer considered a branch of linguistics. Nevertheless, translation scholars have manifested some hesitations in the past and there are aspects to be rectified. To establish the aim and methodology of the discipline, a clear definition of translation (both as a process and as a product) is needed. In addition, the nature of Translation Studies should be discussed: whether they are a scientific field or a branch of humanities and to what extent they are interdisciplinary. This historical overview is also used to discuss the "ages" of Translation Studies, as defined by Jean-René Ladmiral. Thus, prescriptive Translation Studies fix some general principles of a "good" translation and have a theoretical nature; descriptive Translation Studies rely on comparative and contrastive methods, analysing translation as a product; inductive Translation Studies aim at discovering what happens in the translator's mind and are not developed yet; productive Translation Studies are connected to the reality of the market and provide methodological principles to translators and translation scholars to facilitate their work. In the final part of the paper, the author describes several strategies to be followed by contemporary Translation Studies. One step is to put an end to the scientific hesitations of the past and to have a coherent approach. Then, the debate concerning translation dichotomies (such as the possibility or impossibility of translation, faithfulness, and unfaithfulness in translation, translating form or translating meaning) should be left behind because it is unproductive. Connecting theory and practice and putting in contact with translators and translation scholars is another objective. Translation critics should give up the sacralization of the source text: in fact, any approach should put the translator on center stage to empower him/her. A double approach – psychological and sociological – may be needed to understand the translator's choices: the psychological approach is based on the Theory of Sense, while the sociological analysis takes into consideration the constraints of the market. New technologies should become a topic of research. Also, translation studies should be rendered into various languages to disseminate new ideas and trends.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

Mots clés

Contraintes de la traduction ; traductologie ; Histoire de la traductologie ; Nouvelles technologies ; Recherche collaborative ; Théorie du sens ; Traductologie productive

Résumé

Le travail se fonde sur le concept de « traductologie productive », comprise comme une science de la traduction ancrée dans le présent, censée aider les traducteurs et les traductologues. L'auteur commence par un examen diachronique de la traductologie, discipline qui s'est séparée de la linguistique dans les années 80, et identifie quelques hésitations et balbutiements du passé qui sont corrigeables. La traductologie actuelle doit se fonder sur une approche cohérente et avoir en vue une définition compréhensive de la traduction (en tant que processus et produit). Sont discutés par la suite les « âges » de la traductologie proposés par Jean-René Ladmiral : la traductologie prescriptive établit des préceptes théoriques pour obtenir une « bonne » traduction ; la traductologie descriptive se fonde sur la méthode comparative et contrastive et analyse la traduction comme produit final ; la traductologie inductive se trouve dans un état de projet et se propose de comprendre les mécanismes qui se produisent dans le cerveau du traducteur ; finalement, la traductologie productive est censée fournir des outils de travail aux traducteurs et aux traductologues. L'auteur décrit par la suite des stratégies pour la traductologie actuelle : mettre fin aux hésitations scientifiques, abandonner la discussion sur les dichotomies (fidélité-infidélité, possibilité-impossibilité, forme-sens), connecter la théorie à la pratique, ne plus sacraliser le texte source, mettre le traducteur sur le devant de la scène, appliquer une double approche – psychologique et sociologique – pour analyser les choix traductifs, inclure les nouvelles technologies dans la recherche et traduire la traductologie.

1. Introduction

La traduction existe depuis l'aube de l'humanité. Du point de vue diachronique, elle a fait l'objet des réflexions éparses émanant des traducteurs qui sont devenus ainsi des traductologues *in nuce*. C'est le cas de Cicéron, de Saint Jérôme ou de Schleiermacher, pour ne citer qu'eux. Pourtant, une réflexion concertée sur la traduction est apparue à peine dans la seconde moitié du siècle précédent grâce à des linguistes tels que Georges Mounin, à des herméneutes de la Bible tels que Georges Steiner, à des philosophes tels que Paul Ricœur ou à des adeptes de la linguistique contrastive tels que Vinay et Darbelnet. Ainsi, la traductologie s'est détachée progressivement de la linguistique et a acquis son autonomie.

La traductologie est un domaine jeune qui a subi plusieurs tournants et qui, en dépit des préoccupations à caractère universel portant sur la traduction, souffre d'un émiettement manifeste. Les approches sont rarement convergentes ; la plupart des fois, une théorie est la négation d'une autre. Il y a des voix à l'intérieur de la discipline qui mettent en cause la pertinence, l'ancrage social, voire l'utilité de la traductologie. Les dernières années, certains traductologues se demandent si l'on peut réellement parler d'une traductologie de l'avenir et quels seront ses enjeux, ses traits et sa portée.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Notre travail s'inscrit dans cette direction de recherche, étant conçu comme une réflexion sur le rôle et la mission de la traductologie dans le monde contemporain. Sans prétendre donner des réponses définitives ou mener une analyse exhaustive du sujet, nous offrirons dans ce qui suit quelques repères d'une « traductologie productive ». Nous empruntons en ce sens la terminologie de Jean-René Ladmiral, qui identifie quatre « âges » de la traductologie : la traductologie prescriptive (d'avant-hier), la traductologie descriptive (d'hier), la traductologie productive (d'aujourd'hui) et la traductologie inductive (de demain) (2010, p. 7). Le concept de « traductologie productive », entendue comme traductologie contemporaine, sera donc le fondement de notre étude. Nous considérons qu'il faut vivre au jour le jour et construire le présent avant de parler de l'avenir de la traductologie.

Dans notre recherche nous partons de l'hypothèse selon laquelle la traductologie est parfois déconnectée de la réalité actuelle. Elle devrait donc envisager des approches concrètes afin de servir les intérêts des théoriciens et des praticiens. Pour pouvoir analyser l'état de la traductologie actuelle, il faut dresser un aperçu historique de la discipline, la définir et établir ses « âges » pour savoir où l'on se situe à présent. Cette discussion fait l'objet de la seconde section de l'étude. La troisième section est consacrée, dans un premier temps, aux hésitations et aux exagérations du passé dont les répercussions sont visibles aujourd'hui. La plupart de ces balbutiements des traductologues, qui ont contribué quand même au progrès de la discipline, sont corrigeables, ce qui offre des solutions à la traductologie contemporaine. Ensuite, nous proposons quelques directions à suivre pour pouvoir parler réellement d'une traductologie productive, engagée, qui nous aide à anticiper et à esquisser l'avenir.

2. Définition et aperçu historique de la traductologie

Le rôle de la traductologie à l'heure actuelle ne peut être compris en dehors d'un regard sur le passé, sur les différents « âges » de la discipline (Ladmiral, 2010). Cet examen nous aidera à discerner les tournants qui ont fait avancer le domaine et les oscillations ou les excès qui peuvent être corrigés. Il faut établir, en outre, ce que l'on entend aujourd'hui par traductologie. S'agit-il d'une science exacte ou humaine ? Est-elle obligatoirement d'essence interdisciplinaire ? Et, en fin de compte, qu'est-ce qu'il faut réellement entendre par une « traductologie productive » ?

2.1. La traductologie – regard rétrospectif

Du point de vue diachronique, une distance importante sépare la pratique traduisante de la réflexion concertée sur la traduction qui a pris le nom de « traductologie » dans la seconde moitié du XX^{e} siècle : « La traductologie, elle, semble commencer véritablement à se déployer dans les années 1950. On peut donc considérer qu'un abîme temporel sépare la pratique de sa théorisation, fracture inédite dans la mesure où elle n'apparaît pas dans d'autres disciplines. » (Balliu & Froeliger, 2022, p. 13)

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

La situation semble vraiment paradoxale, mais il ne faut pas oublier que certains traducteurs ont exprimé quand même au fil du temps leur credo traductif, proposant une approche personnelle. Dans sa « Lettre à Pammachius », Saint Jérôme, considéré le patron des traducteurs, est le premier à souligner qu'il ne faut pas traduire « mot pour mot », mais « sens pour sens » (1953, p. 59). Il anticipe en cela les théories modernes de la traduction, à commencer avec Eugene Nida, qui parle de l'équivalence formelle, strictement linguistique, en contraste avec l'équivalence dynamique qui va au-delà des mots et reproduit le sens et l'effet du texte source (Nida & Taber, 1969). Les opinions formulées au long du temps par des traducteurs tels que Cicéron, Saint Jérôme, Schleiermacher ou Walter Benjamin s'inscrivent dans une certaine direction et anticipent l'avènement de la traductologie moderne.

La fin de la seconde guerre mondiale, le procès de Nuremberg, la mise en œuvre du plan Marshall et l'effort de reconstruction européenne ont fait de la traduction un produit indispensable. C'est dans ce cadre qu'ont paru les premières études sur la traduction. Inédites à l'époque, elles étaient classées le plus souvent dans le domaine de la linguistique contrastive ou appliquée. La réflexion sur la traduction a été appelée pour la première fois « traductologie » par le canadien Brian Harris (1973, pp. 133-146). James S. Holmes examine à son tour le champ d'étude de cette nouvelle discipline qu'il partage en deux branches : la traductologie théorique et la traductologie appliquée (1972, pp. 67-80). C'est grâce à l'effort de tels auteurs que la traductologie s'est détachée progressivement de la linguistique et a acquis son autonomie.

On pourrait croire que, dès lors, le parcours de la discipline est devenu linéaire et prédictible, mais cela n'est pas évident. Depuis les années 1980, une multitude d'approches et de théories fleurissent. La traductologie du monde anglophone ou « Translation Studies », à orientation plutôt pragmatique, et la traductologie francophone, inspirée souvent par la philosophie ou par l'herméneutique, présentent peu de points communs. En outre, chaque voix semble parler sa propre langue, souvent en antinomie avec les autres : Eugene Nida développe la théorie de l'équivalence dynamique, Antoine Berman parle de l'ouverture envers l'Autre et de l'éthique de la traduction, Henri Meschonnic voit dans la traduction un acte herméneutique et invite le traducteur à se mettre à l'écoute du texte, Even-Zohar élabore la théorie des polysystèmes, Katarina Reiss et Hans Vermeer mettent les bases de l'approche fonctionnaliste, Danica Seleskovitch et Marianne Lederer créent la théorie du sens à partir de leur expérience d'interprètes de conférence, Susan Bassnett et André Lefevere considèrent la traduction un fait culturel et ainsi de suite.

Quelle voix doit-on écouter, quelle voie doit-on suivre ? Littéraires et linguistes, teneurs de la lettre et teneurs du sens semblent être en perpétuel conflit, sans perspective de conciliation. À l'exception de quelques concepts communément acceptés par les traductologues (comme le couple « sourcier » et « cibliste »), les différentes terminologies sont elles aussi en conflit, car chaque auteur a l'ambition de proposer son métalangage : « […] la terminologie du domaine est instable et varie selon les théoriciens, chacun

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

essayant d'imposer en quelque sorte sa marque de fabrique. Pour le dire de manière plus familière, les traductologues ne parlent pas le même langage. » (Balliu, 2005, pp. 25-26) Ladmiral a raison quand il affirme que « de fait, il y a beaucoup de discours sur la traduction : au sens où (au singulier) il y a beaucoup à lire, mais aussi au sens où (au pluriel) il y a plusieurs types de discours traductologiques » (2010, p. 7).

Quelque jeune qu'elle soit, la traductologie a déjà une histoire mouvementée. À peine détachée de la linguistique, elle a subi plusieurs « tournants » (Snell-Horby, 2006) et s'est dissipée dans une multitude d'approches souvent antinomiques. Cet émiettement de la discipline assure sa diversité et encourage le débat et l'échange d'idées, mais peut être perçu aussi comme un brouillage, ce qui décourage les jeunes chercheurs. De toute manière, « la seule constante en traductologie depuis plusieurs décennies c'est justement le fait d'être en perpétuelle métamorphose » (Djomo Tiokou, 2020, p. 25).

2.2. Les « âges » de la traductologie

Avoir une perspective plus claire sur l'histoire de la traduction peut aider les traductologues à comprendre le présent et à établir des stratégies spécifiques à une traductologie productive. Nous avons trouvé très utile dans ce sens le « quatrain » qui présente les différents « âges » de la traductologie établi par Jean-René Ladmiral dans une étude de 2010 déjà citée et réitéré dans un article de 2019. Nous reproduisons ce schéma dans ce qui suit, assorti de nos commentaires, en précisant qu'il représente la vision subjective de Ladmiral et n'a pas de caractère absolu.

Ladmiral identifie dans un premier temps une traductologie normative ou prescriptive, qu'il appelle « la traductologie d'avant-hier » ou la préhistoire de la traductologie. Il y classe « des œuvres de plus ou moins haute volée spéculative, qu'elles soient d'inspiration littéraire ou d'obédience philosophique, comme les travaux essayistiques d'un Walter Benjamin ou d'un Henri Meschonnic, d'un Valery Larbaud, d'un José Ortega y Gasset ou d'un George Steiner » (2019, p. 13). Il s'agit d'auteurs caractérisés en général de « sourciers », tels que Walter Benjamin, Henri Meschonnic ou Antoine Berman, qui prêchent le comment du traduire, sans avoir forcément comme point de départ la pratique traduisante. Leurs propos « prennent en général la forme d'affirmations péremptoires, dont le caractère normatif, voire prescriptif, est proprement manifeste... » (Ladmiral, 2019, pp. 14-15) Ces auteurs semblent avoir sacralisé le texte source : Meschonnic, par exemple, déclare qu'il faut saisir le rythme, entendu comme mouvement de la parole dans l'écriture, afin de rendre la signifiance du texte de départ, tandis que Berman invite le traducteur à s'ouvrir à l'Autre afin de l'accueillir dans sa propre langue et culture.

Il est vrai que la traductologie prescriptive prend souvent la forme des sermons qui ne supportent aucune mise en question. Pourtant, elle a été une étape nécessaire dans l'évolution du domaine. La théorie peut parfois précéder la pratique afin de lui offrir une direction claire, fondée sur des principes bien établis. À l'heure où les approches sur la traduction manquaient tout simplement ou avaient une nature purement linguistique,

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

l'œuvre de tels auteurs a été une bouffée d'air frais. En outre, la traductologie prescriptive est utile dans le milieu didactique, parce qu'elle fournit aux étudiants en traduction un ensemble de préceptes à suivre.

Il y a pourtant deux observations à faire par rapport à la traductologie prescriptive : d'un côté, elle s'est beaucoup inspirée de la philosophie (Berman et Meschonnic étant, à proprement parler, des philosophes du langage) et, de l'autre côté, elle vise exclusivement la traduction littéraire, ce qui explique la tendance de sacraliser le texte source. La grande masse des traductions qui existent sur le marché (techniques, juridiques, médicales, etc.) est ignorée. La traductologie prescriptive ne présente donc aucun ancrage dans le social et se limite à prôner comment il faut traduire, l'approche sourcière étant d'habitude préférée.

Le second âge est celui de la traductologie descriptive, qui, cette fois, part de la pratique et examine la manière dont on a traduit. C'est une traductologie qui « se situe 'en aval' du travail du traducteur » et qui « prend pour objet la traduction comme produit, comme résultat (ou comme effet) de l'activité traduisante » (Ladmiral, 2019, p. 17). Le théoricien inclut dans cette classe toute approche linguistique (telle que celle de Georges Mounin), mais aussi les démarches de la stylistique comparée, à commencer avec Vinay et Darbelnet, auteurs appelés « contrastivistes » (*idem*). Puisqu'il s'agit d'une traductologie « d'obédience linguistique » (*idem*, p. 20), Ladmiral affirme qu'elle n'est plus d'actualité et qu'elle représente « la traductologie d'hier » (*idem*, p. 17).

Nous considérons que l'étape descriptive a été elle aussi indispensable à l'évolution du domaine et, en quelque sorte, elle est encore d'actualité. L'examen du texte cible mis en rapport avec le texte source peut révéler la manière dont le traducteur a internalisé le sens, peut expliquer ses choix et illustrer son style traductif. L'analyse contrastive est indispensable surtout dans le milieu didactique, dans le cadre des travaux dirigés d'analyse et de critique des traductions où l'on identifie les points forts et les points faibles de la traduction. Il faut souligner au passage que la traductologie descriptive travaille avec les outils de la linguistique appliquée. Cela montre que, même si la traductologie a acquis son autonomie disciplinaire, elle entretient toujours des rapports avec la linguistique.

Avant d'analyser la traductologie contemporaine, Ladmiral parle de la traductologie de demain, qui sera, selon lui, une traductologie scientifique ou inductive. Inspirée de la psychologie cognitive et de la psycholinguistique, son but sera de dévoiler ce qui se passe réellement dans le cerveau du traducteur. À l'aide des outils empruntés de ces deux sciences (outils qui ne sont pas pourtant précisés) on espère découvrir « le vécu réel du traducteur au travail » (Ladmiral, 2019, p. 20). Il s'agit de la manière dont le traducteur internalise le sens du texte source, processus désigné par Ladmiral dans son étude de 2010 comme le « *salto mortale* de la déverbalisation ». Si la traductologie prescriptive nous enseigne comment traduire et la traductologie descriptive nous montre comment on a traduit, la traductologie inductive se situe « en amont », étudiant « la traduction en train de se faire » (*idem*).

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

Il serait sans doute intéressant de découvrir les mécanismes psychiques et psychologiques qui sont à la base des décisions prises par le traducteur au niveau du texte, mais Ladmiral ne fournit aucune piste dans ce sens. En outre, les progrès enregistrés par la psychologie cognitive et la psycholinguistique sont pour le moment très limités. La traductologie de demain aura certainement une nature interdisciplinaire, mais elle ne peut pas se fonder exclusivement sur des résultats obtenus par d'autres disciplines. Si on laisse travailler les experts de la psychologie cognitive et de la psycholinguistique, quel est l'apport du traductologue ?

Ladmiral exprime lui-même des réserves quant à la réussite de cette démarche. Dans une étude de 2012, il reconnait que les perspectives d'une traductologie inductive sont très éloignées : « Il s'agit d'une étude scientifique […] sur ce qui se passe […] dans le cerveau du traducteur. J'y ai vu la traductologie de demain ; mais ce serait plutôt la traductologie d'après-demain, compte tenu de la complexité des phénomènes en cause. » (Wilhelm, 2012, p. 560) Plus récemment, il compare les aspirations de la traductologie scientifique aux espoirs générés par l'avènement de la traduction automatique :

> Encore conviendra-t-il de ne pas attendre des recherches scientifiques de la traductologie inductive qu'elles nous fournissent des recettes-miracles. Ce ne serait jamais qu'une nouvelle mouture de la même illusion positiviste qui était déjà à l'arrière-plan des espérances naïves et démesurées que d'aucuns ont nourries naguère à l'endroit de la T.A. (traduction automatique). Entre temps, comme on sait, il a fallu en rabattre par rapport au fantasme de la « machine à traduire » et ne plus envisager qu'une T.A.O. (traduction assistée par ordinateur). (Ladmiral, 2019, p. 22)

On observe donc que la traductologie inductive décrite par Ladmiral a plutôt une nature expérimentale et reste, pour le moment, une pure illusion. Et, en fin de compte, à quoi servirait de découvrir ce qui se passe dans le cerveau du traducteur ? Du point de vue traductologique il serait plus utile de déduire les motivations, d'ordre psychologique ou sociologique, qui sont à la base de certains choix traductifs. Cela peut être réalisé soit par appel à la théorie du sens qui met l'accent sur la déverbalisation du message, soit par l'analyse des facteurs externes (contexte historique, social, demandes du client) qui influent sur le travail du traducteur. Nous y consacrerons une discussion séparée dans la troisième section du travail.

Au lieu de parler de la traductologie de l'avenir, il serait plus utile d'esquisser les directions à suivre par la traductologie contemporaine, une traductologie qui se confronte à de multiples défis. Ladmiral l'appelle « traductologie productive » :

> Après avoir proposé une typologie des discours traductologiques, tout mon propos est allé à plaider pour une traductologie productive, dont la fonction est de contribuer à anticiper la production d'un texte-cible par le traducteur.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

> C'est pour moi l'enjeu essentiel de toute théorie de la traduction. (2019, p. 25)

La traductologie productive n'est pas une série de règles détachées de la pratique, comme c'était le cas de la traductologie prescriptive, et ne montre pas du doigt les « fautes » des traducteurs, comme le font les adeptes de la traductologie descriptive. Si la traductologie prescriptive se situe en amont de l'activité traduisante et la traductologie descriptive se place en aval, la traductologie productive est censée aider le traducteur et ne plus séparer la théorie et la pratique :

> L'ambition n'est plus – ou plutôt : pas encore – d'élaborer un discours scientifique sur la traduction, entendue comme le produit de l'activité traduisante, ni même comme cette activité elle-même, mais de bricoler un ensemble de concepts et de principes qui soient de nature à anticiper et à faciliter la pratique traduisante ou « traductrice ». (Ladmiral, 2019, p. 22)

Avec cela, Ladmiral invite les traductologues à changer de paradigme : laisser de côté le discours « sur » la traduction et penser à un discours « pour » la traduction, avec application réelle dans la pratique traductive. En d'autres termes : « on ne devra pas attendre de la traductologie qu'elle nous tienne un discours 'scientifique' […], mais qu'elle constitue une praxéologie, c'est-à-dire une discipline ou un savoir dont tout le sens ne va qu'à nous apporter une 'science de la pratique' » (Ladmiral, 2019, p. 8).

Inês Oseki-Dépré a offert elle aussi une taxinomie des théories traductologiques dans son ouvrage *Théories et pratiques de la traduction littéraire*. Selon cet auteur, il y a des théories prescriptives qui proposent un ensemble de règles et qui mettent l'accent sur le traduire, des théories descriptives qui examinent la traduction en tant que produit final, et des théories prospectives qui présentent la traduction comme un acte créatif. Les théories prospectives comportent plusieurs courants, tels que le littéralisme, la traduction-recréation et la transcréation poétique (Oseki-Dépré, 1999). Il est intéressant de voir que Ladmiral offre la même définition des théories prescriptives et des théories descriptives. À la différence d'Oseki-Dépré, il place ces théories en diachronie et il y ajoute la traductologie productive et la traductologie inductive. En outre, l'analyse de Ladmiral ne vise pas exclusivement la traduction littéraire.

Nous emprunterons de Ladmiral le concept de « traductologie productive » pour parler de la traductologie d'aujourd'hui. Comme le souligne cet auteur, la théorie et la pratique ne devront plus être traitées séparément. En outre, cette traductologie doit avoir une orientation pragmatique et représenter un appui pour le traducteur afin de l'aider à dépasser les multiples défis du monde actuel. Selon nous, la traductologie productive doit aider également le traductologue à mieux comprendre l'ancrage social de la traduction afin d'élaborer une approche cohérente à visée pratique. Vu l'ampleur de l'activité traductive de nos jours, on peut dire qu'on vit dans l'ère de la traduction généralisée :

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

> Avec la société de l'information mondialisée, nous sommes entrés de plain-pied dans l'âge de la traduction généralisée. Aujourd'hui, son importance dans le mouvement global n'est plus à démontrer : on traduit de plus en plus de documents et cela se fait de plus en plus vite, vers des langues sans cesse plus nombreuses. Cette tendance est accentuée par les progrès technologiques dans les secteurs de l'information et de la communication. (Guidère, 2016, p. 7)

La traductologie contemporaine devra être donc une traductologie engagée, connectée à la réalité actuelle. Nous proposerons dans la dernière partie du travail quelques stratégies qui pourront être à la base d'une telle traductologie productive, consciente de sa mission.

2.3. La traductologie actuelle : définition, objet d'étude, nature et méthodologie

Afin de pouvoir tracer des directions à suivre pour la traductologie actuelle, il faut établir quel est l'objet d'étude, la nature et la méthode de la science de la traduction. Mathieu Guidère offre une définition claire du domaine lorsqu'il affirme que « la traductologie est la discipline qui étudie à la fois la théorie et la pratique de la traduction sous toutes ses formes, verbales et non verbales » et que « l'objet de la traductologie est bien la traduction dans toutes ses manifestations. Qu'il s'agisse de traduction orale ou écrite, générale ou spécialisée, le traductologue réfléchit sur toutes les formes d'intervention du traducteur. » (2016, p. 12) Cette définition compréhensive se fonde sur la réalité actuelle, qui enregistre une diversification importante des métiers de la traduction.

Il semble que la traduction pluriforme du monde contemporain a besoin d'une nouvelle définition. Quand on entend « traduction », on ne pense plus exclusivement à la traduction écrite des œuvres littéraires, mais on comprend tout un panorama de pratiques (localisation, sous-titrage, surtitrage, voice-over, post-édition, etc.). En ce sens, nous reproduisons ci-dessous la définition de la traduction actuelle proposée par Mathieu Guidère :

> La traductologie a pour objet la traduction envisagée en elle-même (processus) et pour elle-même (produit). Par « traduction », il faut donc comprendre la suite ordonnée d'opérations ayant un tenant (le texte de départ, texte source ou texte à traduire), un aboutissant (le texte d'arrivée, texte cible, texte traduit), et un acteur central (le traducteur, adaptateur, médiateur). (Guidère, 2016, p. 14)

La traductologie contemporaine doit donc viser la traduction sous toutes ses formes, en tant que processus et produit, et mettre au centre le sujet traduisant. La

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

définition ci-dessus formulée par Guidère nous semble adaptée aux réalités actuelles. Néanmoins, toute définition de la traduction est susceptible de changements, en fonction des mutations de la société, tel que le souligne Maria Tymoczko : « this task of defining translation is not finished and will continue to be a central trajectory of translation research in the decades to come. » (2005, p. 1084)

Comme l'objet d'étude de la traductologie est la traduction sous toutes ses formes, on se demande quelle est la nature du domaine. S'agit-il d'une science exacte ou plutôt d'une discipline humaniste ? Le recours à l'histoire et l'examen des méthodes d'étude utilisées par les traductologues peuvent offrir une réponse. Du point de vue diachronique, les premières réflexions traductologiques faisaient référence à des traductions déjà achevées : « l'homme a de tout temps pratiqué la traduction, mais il ne l'a pas toujours théorisée. […] Il s'ensuit que la traductologie est aujourd'hui fondée avant tout sur l'empirisme, c'est-à-dire sur la pratique traductionnelle et sur l'observation des faits de traduction. » (Guidère, 2016, p. 11) La première méthode employée pour étudier la traduction a été donc l'observation, ce qui fait de la traductologie une discipline empirique : « En tant que discipline empirique et descriptive, la traductologie tente d'identifier, à partir de l'observation, des principes et des phénomènes récurrents dans l'activité de traduction. » (*idem*)

Dans les extraits ci-dessus, Guidère vise plutôt l'approche descriptive, la traductologie étant considérée « une discipline empirique dans laquelle la pratique l'a toujours emporté sur la théorie » (*idem*, p. 17). Pourtant, il souligne que la traduction a également besoin de certaines normes établies en fonction du contexte et des fins de la traduction (*idem*, p. 13). Ces normes peuvent être auto-imposées, car « traduire, c'est déjà faire de la traductologie », c'est-à-dire posséder une philosophie sur la traduction, ou peuvent être édictées par des facteurs externes (la maison d'édition, le client, les attentes du public). En tout état de cause, les normes relèvent de la traductologie prescriptive et montrent « l'intérêt d'une réflexion épistémologique propre à la discipline traductologique » (*idem*).

La traductologie a, entre autres, la mission d'encourager les traducteurs de développer une vision propre sur la traduction et le traduire, c'est-à-dire une épistémologie de la traduction : « pour décrire sa propre activité, le traducteur doit s'appuyer sur le raisonnement logique, à partir de postulats et de règles. D'où l'importance d'une réflexion épistémologique et méthodologique rigoureuse. C'est le premier fondement d'une autonomie disciplinaire de la traductologie. » (*idem*)

Alors, la traductologie est-elle une science exacte ou humaine ? L'ambivalence sémantique du terme « traduction », entendu comme processus et comme produit, peut créer de la confusion :

> […] si l'on envisage la traduction en tant que produit, elle se situe résolument parmi les sciences humaines à l'instar d'autres sciences du langage. Mais si l'on considère le processus, c'est-à-dire le déroulement de

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

> l'opération et l'activité mentale qui l'accompagne, la traduction se situe plutôt du côté des sciences de la nature, à l'image de la neurologie et autres sciences du vivant. Bref, sur le plan épistémologique, elle semble être une discipline aux directions multiples, sans objet unique ni méthode exclusive. Elle est d'essence interdisciplinaire. (*idem*, p. 17)

Comme on ne peut pas encore parler d'une traductologie inductive parce que les progrès de la psycholinguistique sont limités, nous dirons que la traductologie est plutôt une science humaine à nature interdisciplinaire, quel que soit son objet d'étude : le traduire ou la traduction. L'histoire de la traductologie nous montre d'ailleurs que la discipline a été et est encore influencée par le triptyque linguistique – philosophie – psychologie :

> De la linguistique, on peut induire les éléments d'une méthodologie problématisant la traduction, ainsi qu'une terminologie permettant d'étiqueter les réalités langagières avec lesquelles le traducteur a à faire. À une philosophie de la traduction, il reviendra de nourrir une réflexion sur la pratique, sans quoi il n'est pas de traductologie qui tienne. Cela dit, il est clair qu'il y a aussi une dimension psychologique de la pratique traduisante. […] Ainsi l'épistémologie du discours traductologique nous renvoie-t-elle d'abord essentiellement au triangle interdisciplinaire que constituent la linguistique, la philosophie et la psychologie. (Ladmiral, 2019, pp. 10-11)

La traductologie ne peut et ne doit pas couper les liens avec la linguistique et la philosophie du langage, qui ont contribué considérablement à la consolidation du domaine. En ce qui concerne la psychologie, il y a encore du travail à faire pour réussir à expliquer les mécanismes sur lesquels s'appuient les choix traductifs. Quoi qu'il en soit, la traductologie est une « discipline transdisciplinaire par excellence – littéraire, linguistique et culturelle », mais en même temps une « discipline de recherche à part entière, distincte de chacune des disciplines qu'elle chevauche » (Boisseau, 2009, p. 12). Parce qu'elle est « une discipline de réflexion et non une discipline de savoir » (Ladmiral, 2019, p. 14), la traductologie est une science subjective, qui met au centre la pratique du sujet traduisant et qui a besoin d'une épistémologie spécifique : « la traductologie est une science humaine.

Or dans les sciences humaines, à la différence des sciences exactes, la réflexion épistémologique est coextensive au discours de la recherche elle-même. » (*idem*, p. 26). Reconnaitre l'autonomie de la traductologie n'implique pas nier sa nature interdisciplinaire, bien au contraire. Il faut pourtant qu'à toute recherche interdisciplinaire participent également les traductologues, ce qui n'est pas le cas pour l'instant pour la psychologie cognitive, la psycholinguistique ou la traduction automatique, selon nos connaissances.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

La traductologie se constitue donc comme une science humaine qui est une « transdiscipline réflexive » (Gambier, 2005, p. 4). Comme toute discipline de son genre, la traductologie « sera sans cesse questionnée sur ses fondements et accusée d'imperfection » (Guidère, 2016, p. 23).

3. Pour une traductologie productive : hésitations du passé et directions pour l'avenir

Dans cette section du travail nous identifierons, d'un côté, les exagérations ou oscillations du passé qui peuvent être corrigées et, de l'autre côté, nous proposerons des mesures à suivre afin de pouvoir réellement parler d'une traductologie productive, connectée au présent.

3.1. La traductologie du passé : quelles en sont les leçons ?

Un appel à l'histoire de la discipline nous montre que les premiers débats traductologiques ont été suscités par la traduction de la Bible et du texte religieux en général, vu comme intangible. Ensuite, lorsque le domaine s'est détaché de la linguistique et a acquis son autonomie, c'est texte littéraire qui a été sacralisé, surtout par les partisans de la traductologie prescriptive. Il s'agirait d'« un *noli me tangere* de l'original doublé d'un *je ne suis pas digne de te recevoir* du texte traduit » (Balliu & Froeliger, 2022, p. 16). La traduction de la littérature a représenté d'ailleurs pour longtemps l'unique objet d'étude des traductologues, « comme si les textes pragmatiques étaient peu justiciables de toute considération théorique » (*idem*).

Même aujourd'hui, la plupart des recherches ignorent la traduction technique et scientifique, bien que son ampleur sur le marché dépasse de loin celle de la traduction de la littérature : « il y a toujours plus de thèses en traduction littéraire qu'en traduction multimédia […] ; il y a davantage de lieux de formation mais les enquêtes sur l'évolution des marchés des métiers langagiers font toujours cruellement défaut. » (Gambier, 2005, p. 6) La traductologie productive doit abandonner la sacralisation à tout prix du texte source et prendre en compte la traduction pluriforme, y compris celle des textes pragmatiques.

Les débuts de la recherche traductologique sont marqués, en outre, par des discussions parfois interminables sur les dichotomies spécifiques, à commencer avec le couple « traduction sourcière » et « traduction cibliste ». La traduisibilité des textes a été longuement discutée. Des concepts tels que « sens », « équivalence », « fidélité » ont connu plusieurs définitions, parfois irréconciliables, et ont fait l'objet de multiples débats qui partageaient rarement la même conclusion. C'était l'étape de la cristallisation des concepts, nécessaire dans l'évolution de tout domaine :

> Les premières réflexions sont marquées par l'empirisme, mais elles se structurent autour de quelques oppositions centrales : le traduisible versus l'intraduisible, la lettre versus l'esprit, le mot versus l'idée, la fidélité versus la trahison, etc. Ces couples de contraires reflètent néanmoins des

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

> efforts de conceptualisation latents qu'il est utile de rappeler. (Guidère, 2016, p. 24)

Dans son travail, Mathieu Guidère énumère aussi d'autres « couples » problématiques qui continuent de susciter des débats : Théorie versus Pratique, Art versus Science, Auteur versus Traducteur, Original versus Copie, Traduction versus Imitation, Sacré versus Profane, Fidélité versus Liberté, Le mot versus L'idée, la Lettre versus l'Esprit, National versus Étranger, Vainqueur versus Vaincu, Littéraire versus Scientifique, Humain versus Automatique, Traduction versus Interprétation (2016, p. 179). Le débat sur les dichotomies, d'habitude d'ordre purement théorique, relève de la traductologie prescriptive. Si l'effort de conceptualisation a été nécessaire pour mettre les bases de la discipline, à partir d'un certain moment la discussion est devenue stérile, car déconnectée de la pratique. L'idéal pour les traductologues contemporains est donc de « poser les bases d'une réflexion épistémologique visant l'émergence d'une traductologie holistique apte à transcender les traditionnelles dichotomies qui sous-tendent le champ traductologique » (Collombat, 2015, p. 321). En d'autres termes, c'est le moment d'aller au-delà des dichotomies classiques.

La question des dichotomies nous montre, encore une fois, qu'il y a souvent un décalage entre la théorie traductologique et la pratique traductive, ce qui est dommage car « une pratique sans réflexion critique n'est que ruine de l'âme, et une théorie déconnectée de la réalité professionnelle n'est qu'une vue de l'esprit » (Guidère, 2016, p. 17). D'un côté, la théorie ne tient pas le pas avec la pratique, qui est devenue exponentielle dans notre « âge de la traduction » : « Malgré la somme d'essais publiés [...], la pratique de la traduction occupe […] une place bien plus importante que les considérations théoriques. On traduit beaucoup plus qu'on ne conceptualise, confirmant ainsi le décalage déjà ancien entre théorie et pratique. » (Guidère, 2016, p. 24)

De l'autre côté, on peut souvent saisir un certain mépris des théoriciens-traductologues envers les praticiens-traducteurs, ce qui génère des tensions : « […] le clivage théoriciens/praticiens se montre souvent très chargé émotionnellement, très 'investi' psychologiquement. C'est ainsi qu'on a la surprise de voir se déclencher parfois d'incroyables 'batailles d'Hernani' dont la traduction est l'enjeu inattendu et qui opposent les traducteurs aux traductologues. » (Ladmiral, 2016, p. 9) Cette situation conflictuelle est expliquée par le manque de communication entre théoriciens et praticiens : les premiers, menés par une ambition qui relève de la traductologie prescriptive, prônent les principes du traduire, tandis que les autres, contraints par les réalités du marché, sont intéressés plutôt par la productivité de leur travail.

La traductologie contemporaine devra devenir une praxéologie, dans les termes de Ladmiral, afin de résoudre la rupture entre théorie et pratique. Pour ce faire, elle doit mettre le sujet traduisant et non la traduction « au cœur de la traductologie », « parce qu'il y a de plus en plus de traductions sans traducteur et de traducteurs qui réalisent plus que

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

des traductions » (Froeliger, 2005, p. 3). Ainsi sera tranché le conflit ancien entre la théorie et la pratique, conflit spécifique aux hésitations d'une discipline naissante.

Toujours au niveau de la théorie, il y a un brouillage évident provoqué par l'émiettement de la discipline dans des écoles, des théories et des approches très diverses et sans convergence :

> […] la masse des travaux traductologiques aujourd'hui semble être menée par des individus isolés, est l'objet de nombreuses publications comme s'il y avait plus d'auteurs que de lecteurs, est souvent répétitive dans les sujets abordés, les données collectées, les inférences et conclusions tirées. (Gambier, 2005, p. 4)

Les hésitations et les balbutiements sont spécifiques à une science naissante, mais, une fois avoir atteint la maturité disciplinaire, il est nécessaire de réaliser des démarches plus concertées, structurées dans quelques écoles de pensée. Ladmiral parle lui aussi de « l'inflation continue de la littérature traductologique » (2016, p. 9) et du besoin d'organiser les différentes théories : « il y a beaucoup de discours sur la traduction : au sens où il y a beaucoup à lire, mais aussi au sens où il y a plusieurs types de discours traductologiques. D'où la nécessité d'y mettre un certain ordre. » (*idem*, p. 10) Balliu & Froeliger se demandent si cet émiettement ne met en danger l'existence même de la traductologie, surtout dans le contexte des nouvelles technologies : « Assistons-nous simplement à la fin d'une époque ou, de manière plus fondamentale, l'émiettement de notre activité ne risque-t-il pas à terme de mener à sa disparition pure et simple ? » (Balliu & Froeliger, 2022, p. 13)

À part l'émiettement, la recherche traductologique se fait remarquer parfois par l'emploi des lieux communs, des répétitions et des réitérations obsessives. En outre, les analyses visent en général les mêmes couples de langues, ce qui montre qu'il y a une traductologie centrale et une traductologie marginale :

> Si on considère les titres de conférences, d'ateliers, de séminaires, on peut être saisi d'un doute : que de répétitions, de redites, de reprises, comme si l'interdisciplinarité restait souvent une incantation, […] comme si les langues de travail observées demeuraient toujours les mêmes, comme si l'ouverture à la traductologie dans certains pays se réduisait au mimétisme des références et réflexions bien établies. (Gambier, 2005, p. 2)

Il faut mettre en accord non seulement les approches, mais harmoniser aussi la terminologie à travers une recherche collaborative. En outre, il faut dépasser le provincialisme et prêter attention aux traductologies marginales (sud-américaine, russe, chinoise) afin de les intégrer dans le mouvement traductologique global. En tout cas, le temps des hésitations, des balbutiements et des clichés est passé. La traductologie

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

productive doit être une discipline pragmatique qui prend en compte tous les genres de traduction dans le contexte des défis actuels, en s'appuyant sur l'expérience accumulée les dernières décennies.

3.2. Pour une traductologie productive : quelles voies doit-on suivre ?

Ladmiral soutient que la traductologie de l'avenir sera préoccupée par ce qui se passe dans la tête du traducteur. Cela serait sans doute intéressant, car les mécanismes du traduire restent, pour le moment, une inconnue. En ce sens, Peter Newmark compare l'activité traduisante à un iceberg : la traduction, qui est visible, est la pointe, tandis que le travail du traducteur est invisible (1988, p. 12). Pourtant, les résultats de la psycholinguistique et de la psychologie cognitive sont encore à attendre : on ne peut pas parler pour l'instant d'une « neuro-traductologie », d'une « psycho-traductologie » ou d'une « socio-traductologie » (Guidère, 2016, p. 14).

Nous considérons que pour le moment il est possible seulement de trouver les raisons sur lesquelles s'appuient les choix traductifs tout en faisant recours aux moyens de la traductologie. Pour ce faire, nous proposons deux approches : d'un côté une approche psychologique, censée dévoiler la manière dont le traducteur a internalisé le texte source et, de l'autre côté, une approche sociologique, qui a le rôle d'identifier les facteurs extérieurs qui ont influencé son travail. Nous rappelons ici l'observation formulée par Mathieu Guidère : « Il y aurait ainsi une traductologie interne qui ne s'intéresserait qu'au processus de la traduction et une traductologie externe qui s'intéresserait à la traduction en tant que produit des facteurs politiques, historiques, sociologiques ou autres. » (2016, p. 10)

L'approche psychologique que nous envisageons prend en compte le traducteur en tant que sujet, possédant des connaissances extratextuelles et une certaine philosophie du traduire. Il est vrai que le traitement du savoir dans le cerveau bilingue ou plurilingue du traducteur n'est pas transparent. « We know next to nothing of the organization and storage of different languages when they coexist in the same mind. How then can there be, in any rigorous sense of the term, a "theory of translation"? » se demande rhétoriquement Georges Steiner (1998, p. 309). En plus, nous ne savons rien sur l'état d'esprit et les émotions du traducteur au travail. Cela ne doit pas nous décourager : il y a des moyens traductologiques qui peuvent nous aider à comprendre, du moins partiellement, le raisonnement du traducteur. Ici intervient la théorie du sens de Danica Seleskovitch et de Marianne Lederer.

Inspirées de leur expérience d'interprètes de conférence, ces auteurs soutiennent que la traduction comporte trois étapes : la compréhension ou la saisie primaire du message, la déverbalisation ou le déchiffrement du sens et, finalement, la réexpression ou la reformulation du message dans la langue d'arrivée. (Lederer, 1997, pp. 16-17) C'est l'étape médiane appelée déverbalisation qui nous intéresse ici, parce qu'elle comporte des processus cognitifs subtils par lesquels le traducteur « oublie » la forme linguistique et saisit le sens brut du texte source. La déverbalisation est donc une sorte de « traduction

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

interne » et représente, probablement, l'apogée des processus cognitifs qui se produisent dans le cerveau du traducteur.

Pour trouver la motivation de certains choix traductifs, nous proposons la technique du « déchiffrement inverse » : partir de la reformulation, passer par la déverbalisation et arriver, finalement, à la compréhension primaire du texte. Soit l'exemple ci-dessous :

Tableau 1.

Texte source (français)	***Texte cible 1 (roumain)***	***Texte cible 2 (roumain)***
***La procession* se déroulait dans le chemin creux.**	*Procesiunea* înainta pe drumul povârnit.	*Alaiul* înainta pe drumul povârnit.

Le texte source est une phrase extraite de la nouvelle *Farce normande* de Guy de Maupassant. L'exercice de déchiffrement inverse vise le terme « la procession ». On observe que, suite à l'étape de reformulation, le premier traducteur l'a rendu en roumain par « procesiunea » et le second par « alaiul ». Lors de la déverbalisation, le premier traducteur n'a pas mis de côté la forme linguistique du mot et a ignoré complètement le contexte : le texte source parle d'une noce et non d'un enterrement. Le traducteur a compris, dans un premier temps, qu'il s'agissait de plusieurs personnes qui participaient à un événement, mais il est resté au niveau littéral du terme. Le second traducteur, par contre, a compris et déverbalisé correctement le sens, faisant appel au contexte linguistique et à ses connaissances lexicales : le mot « alaiul » est, en effet, l'équivalent roumain du terme « noce ».

La théorie du sens et la technique du « déchiffrement inverse » peuvent donc aider le traductologue à comprendre, du moins partiellement, l'enchainement des opérations qui se produisent dans le cerveau du traducteur. Pour pouvoir quand même obtenir un panorama compréhensif du traduire on a également besoin d'une approche sociologique : « En tant que 'science de l'homme', la traductologie doit prendre en considération des facteurs extérieurs qui ne relèvent pas proprement de l'objet concret et limité de la traduction, en tant que produit (le texte). » (Guidère, 2016, p. 10).

La traductologie productive doit donc prendre en compte les facteurs externes qui ont un impact sur l'activité traductive, à commencer avec les demandes de la clientèle et les caractéristiques du marché de la traduction. Dans le monde contemporain, le traducteur est devenu un « tradupreneur » (Djomo Tiokou, 2020, p. 16), toujours à l'écoute des demandes du marché. On a affaire aussi, le dernier temps, à une multiplication des métiers liés à la traduction :

> Dans la sphère professionnelle précisément, nous assistons depuis plusieurs années à une hyperspécialisation des métiers de la traduction […] qui se déclinent en une multitude d'activités : localisation, sous-titrage,

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

> surtitrage, voice over, terminologie, révision […]. Paradoxalement, cette hyperspécialisation dilue la spécificité de la profession […] et anonymise d'une certaine manière le traducteur dont la dénomination traditionnelle disparaît derrière d'autres appellations : localisateur, sous-titreur, surtitreur, terminologue, réviseur… (Balliu & Froeliger, 2022, p. 14)

L'approche sociologique, qui a une nature pragmatique, suppose une mise en contexte de la traduction pluriforme afin de saisir son ancrage social. On peut commencer par ne plus bannir les termes « marché » et « client » des recherches traductologiques. En outre, à chaque type de traduction correspondent un contexte, des conditions techniques, un marché et des demandes spécifiques du client. Une enquête sociologique aidera le traductologue à identifier tous ces facteurs afin de comprendre les choix traductifs.

Par l'intermédiaire de l'approche psychologique, la traductologie s'efforcera de « dégager les tenants et les aboutissants de l'activité de communication inter-langues », en occupant « l'espace qui sépare le point de départ (le texte à traduire) du point d'arrivée (le texte traduit) », tandis qu'à travers l'approche sociologique elle tentera « d'identifier et de décrire l'ensemble des relations, principes, règles et procédés qui caractérisent chaque traduction individuellement et comparativement » (Guidère, 2016, p. 16).

La traductologie actuelle ne se permet plus d'ignorer les changements d'ordre technologique de la société de l'information qui ont un impact sur la traduction, à commencer avec la traduction automatique et les outils d'aide à la traduction. Les traductologues ont longtemps ignoré les développements technologiques ou les ont traités ironiquement : « Puisque le traducteur ne pense pas, se dit l'homme, faisons une machine à son image et à sa ressemblance. » (Delisle, 1983, p. 173) Lawrence Venuti parle de la déshumanisation de la traduction produite par les nouvelles technologies (1998, p. 8). D'autres ont vu dans la traduction automatique (telle que celle fournie par Google Translate) une menace : « les récents et indéniables progrès de la traduction automatique […], ainsi que le développement massif de la traduction collaborative à titre gratuit, amènent certains à prédire la fin de la traduction humaine (ou biotraduction) en tant que profession. » (Balliu & Froeliger, 2022, p. 14) Quel que soit le contexte, les traductologues ont affiché communément un « rire jaune » qui relève « plutôt de la défensive que de la prospective » (Gambier, 2005, p. 4).

Il y a quand même une exception, et de date pas très récente. Danica Seleskovitch anticipe, dès les années 1980, sur la traductologie de corpus : « Les nouvelles qui nous viennent de la dernière conception de la traduction automatique, dite 'intelligence artificielle', sont si encourageantes pour la théorie de la traduction que je professe que c'est un plaisir pour moi de les évoquer. » (1980, p. 116) Il s'agit vraiment d'une approche visionnaire.

Les nouvelles technologies représentent un domaine en grande et rapide mutation, ce qui impose aux traducteurs et aux traductologues de se tenir au courant avec les dernières évolutions. Pour l'instant, les services de traduction automatique n'offrent pas

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

de solution miracle. Google Translate, par exemple, est vraiment utile pour la traduction du discours général, qui comporte des phrases linéaires et des termes employés au sens propre. Le tableau ci-dessous comprend un tel type de texte source, la traduction fournie par Google Translate et notre propre version en français (la biotraduction) :

Tableau 2.

Texte source (anglais)	***Texte cible (français) – Google Translate***	***Texte cible (français) – biotraduction***
London is home to *charming pubs*, incredible food, and a wild nightlife.	Londres abrite *de charmants pubs*, une cuisine incroyable et une vie nocturne animée.	Londres abrite *des pubs charmants*, une cuisine incroyable et une vie nocturne animée.

On observe que Google Translate a gardé tel quel l'ordre des mots, ce qui explique la présence de l'inversion « de charmants pubs », pas très naturelle dans ce contexte. Du reste, le texte cible est impeccable. Par contre, si le texte source est littéraire, comportant des figures de style et des culturèmes, ou très spécialisé, comme le discours juridique, les versions offertes par Google Translate ne sont pas acceptables. Nous présentons ci-dessous un exemple :

Tableau 3.

Texte source (français)	***Texte cible (anglais) – Google Translate***	***Texte cible (anglais) – biotraduction***
Il était un chasseur *frénétique*.	He was a *frenetic* hunter.	He was a *passionate* hunter.

Google Translate ne saisit pas le sens figuré de l'adjectif « frénétique » et offre un simple mot-à-mot, ce qui montre son échec à traduire de la littérature. Les traducteurs ont encore de beaux jours devant eux !

Pourtant, les outils informatiques ne se limitent pas à la traduction automatique, mais comportent les bases de données, les corpus informatisés, les outils spécifiques à l'interprétation ou au sous-titrage, les logiciels de traduction assistée par l'ordinateur, tel que Trados. Ces outils sont souvent indispensables au traducteur et assurent la qualité de la traduction. Vu la complexité et l'évolution extrêmement rapide du secteur, nous consacrerons des études séparées à l'apport des nouvelles technologies au marché de la traduction. De toute manière, il faut préciser que les nouvelles technologies ne menacent pas le métier de traducteur ; bien au contraire, elles doivent être comprises comme un appui à la traduction :

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

> […] en traduction technique et scientifique, le recours aux outils d'aide à la traduction (OAT) et de traduction assistée par ordinateur (TAO) est d'une utilité avérée du fait de la répétition relative de structures, de schémas et de contenus. […] En revanche, dans l'univers de la traduction littéraire, les outils technologiques n'ont eu qu'un effet mineur sur l'amélioration des conditions de travail et une incidence quasi négligeable sur la productivité. (Djomo Tiokou, 2020, p. 13)

La seule menace de l'emploi extensif des technologies, en particulier de la traduction automatique, est d'« advenir un monde où la qualité est, et n'est que, une propriété émergente de la quantité » (Cassin, 2016, p. 72), c'est-à-dire remplacer le qualitatif par le quantitatif. L'établissement de guides de traduction et de standards de qualité, tout comme l'appel à la révision et/ou à la post-édition réalisées par des humains contribueront à garder les standards de qualité en traduction.

Au lieu de craindre la fin de la biotraduction, la traductologie doit dépasser cette hostilité globale envers les nouvelles technologies et s'ouvrir à la collaboration avec les chercheurs en traduction automatique, qui sont des linguistes et des informaticiens qui n'ont aucune interaction avec les traductologues (Gile, 2005, p. 242). Une recherche collaborative est profitable à la pratique traduisante.

On a fait quand même des efforts ces dernières années pour englober le sujet des nouvelles technologies dans la recherche traductologique. Ainsi, selon Wilhelm, on est passé du mépris des chercheurs à la vulgarisation de ces technologies dans le milieu traductologique. La convergence obtenue à travers une recherche collaborative est l'étape suivante, afin de pouvoir parler réellement d'une traductologie productive (Wilhelm, 2013).

La traduction automatique ne sera pas la traduction de demain, car le cerveau humain sera toujours le laboratoire ultime de la traduction. Pourtant, la traductologie ne se permet plus d'ignorer ou de mépriser les nouvelles technologies, qui sont souvent un appui important à la traduction.

Une dernière direction à tracer pour la traductologie productive est une meilleure dissémination des ouvrages, afin de créer et de faire connaitre une véritable culture traductologique. En effet, il est paradoxal de voir que la traductologie est rarement traduite. Il s'agit surtout de la traductologie des langues « marginales », qui mérite une plus grande visibilité : « Il est tout aussi essentiel de 'traduire la traductologie' car nous ne lisons habituellement que dans nos langues de travail, ce qui est pour le moins paradoxal pour des apôtres de l'interlinguistique et de l'interculturel. » (Balliu & Froeliger, 2022, p. 18) Même une traductologie plus « centrale », comme la traductologie francophone, reste quasiment intraduite en anglais, par exemple. Les francophones, de l'autre côté, se limitent à lire des travaux rédigés en français, ce qui explique, entre autres, les discrépances qui existent entre la traductologie et les « Translation Studies ». De toute

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

évidence, l'émiettement de la traductologie encourage le provincialisme et l'un des objectifs de la traductologie productive est de le dépasser.

Nous avons proposé dans cette section quelques directions à suivre pour pouvoir parler d'une traductologie productive : une approche psychologique fondée sur la théorie du sens, une approche sociologique qui vise les contraintes d'ordre extérieur subies par le traducteur, la prise en compte des nouvelles technologies par la recherche et la diffusion de la culture traductologique à travers des traductions. Il y a sans doute d'autres mesures à mettre en œuvre pour connecter la traductologie à la réalité contemporaine, notre liste n'étant pas exhaustive.

4. Conclusion

Le monde globalisé dans lequel on vit aujourd'hui comporte des défis jamais vus, comme les mutations technologiques de plus en plus accélérées, l'apparition de nouveaux métiers de la traduction, une demande exponentielle de la part du marché et, depuis 2020, l'importance croissante du distanciel et du numérique. Quel avenir alors pour la traductologie, qui semble en quelque sorte déconnectée de la réalité du marché ?

Si l'on tient compte des nombreux ouvrages qui paraissent dans le domaine, on peut dire que la traductologie se porte bien. Il faut pourtant que la recherche soit pertinente et concertée. En outre, elle doit tenir le pas avec les mutations sociales et avec les évolutions du marché. Cette pertinence peut être assurée par une collaboration étroite entre la recherche, l'enseignement et la pratique, le triptyque proposé par Sylvie Vandaele (2015, p. 211). Yves Gambier milite à son tour pour une recherche « active », « collaborative » (2005, p. 4) et, pourquoi pas, pour la création d'un « réseau international des traductologues » (*idem*, p. 6). Quant aux stratégies de la traductologie productive, les mesures que nous avons proposées dans le présent travail peuvent constituer une référence ou un point de départ.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

Références

[1] Balliu, C. (2005). La traductologie : une lutte d'influences. *Pour Dissiper le flou. Réflexion plurielle* (collection Sources-Cibles). École de traducteurs et d'interprètes de Beyrouth, Université Saint-Joseph, 25-28.
[2] Balliu, C. & Froeliger, N. (2022). La traductologie : une discipline sans histoire ? *Atelier de Traduction*, Editura Universității „Ștefan cel Mare" din Suceava, 37, 13-24.
[3] Boisseau, M. (2009). Les discours de la traductologie en France (1970-2010) : analyse et critique. *Revue française de linguistique appliquée*, XIV(1), 11-24. https://doi.org/10.3917/rfla.141.0011.
[4] Cassin, B. (2016) *Éloge de la traduction – Compliquer l'universel*. Fayard, collection « Ouvertures ».
[5] Collombat, I. (2015). Flashforward : la traductologie de demain, c'est aujourd'hui. *Meta*, 60(2), 321–321. https://doi.org/10.7202/1032872ar
[6] Delisle, J. (1983). *Les Obsédés textuels*. Asticou.
[7] Djomo Tiokou, C. (2020). Le traducteur dans tous ses états : éléments de mutation de l'érudition à l'entrepreneuriat. *Al-Kīmiyā*, 18, 9-28.
[8] Froeliger, N. (2005). Placer le traducteur au cœur de la traductologie. *Meta*, 50(4). https://doi.org/10.7202/019838ar
[9] Gambier, Y. (2005). Pertinence sociale de la traductologie ? *Meta*, 50(4). https://doi.org/10.7202/019839ar
[10] Gile, D. (2005). *La Traduction. La comprendre, l'apprendre*. Presses universitaires de France, collection « Linguistique nouvelle ».
[11] Guidère, M. (2016). *Introduction à la traductologie. Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*. De Boeck Supérieur, collection « Traducto ».
[12] Harris, B. (1973). La traductologie, la traduction naturelle, la traduction automatique et la sémantique. *Cahier de linguistique*, 2, 133-146.
[13] Holmes S., J. (1972). The Name and Nature of Translation Studies. *Translated! Papers on Literary Translation and Translation Studies*, Rodopi, 67-80.
[14] Ladmiral, J.-R. (2010). Sur le discours méta-traductif de la traductologie. *Meta*, 55(1), 4-14. https://doi.org/10.7202/039597a
[15] Ladmiral, J-R. (2019). Les quatre âges de la traductologie. Réflexions sur une diachronie de la théorie de la traduction. *Revue langues, cultures et sociétés*, 5(1), 6-29.
[16] Lederer, M. (1997). La théorie interprétative de la traduction : un résumé. *Revue des lettres et de la traduction*, 3, 11-20.
[17] Newmark, P. (1988). *A Textbook of Translation*. Prentice Hall.
[18] Nida, E. & Taber R., Ch. (1969). *The Theory and Practice of Translation, with Special Reference to Bible Translating*. Brill.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

[19] Oseki-Dépré, I. (1999). *Théories et pratiques de la traduction littéraire*. Armand Colin.
[20] Saint Jérôme (1953). A Pammachius – La meilleure méthode de traduction. *Lettres*. Édition et traduction par Jérôme Labourt, t. III, Les Belles Lettres, 55-73.
[21] Seleskovitch, D. (1984). La théorie du sens et la machine à traduire. Seleskovitch, D. & Lederer, M., *Interpréter pour traduire*, Didier érudition, collection « Traductologie ».
[22] Snell-Hornby, M. (2006). *The Turns of Translation Studies: New Paradigms or Shifting Viewpoints?* John Benjamins.
[23] Steiner, G. (1998). *After Babel: Aspects of Language and Translation*. Oxford University Press.
[24] Tymoczko, M. (2005). Trajectories of Research in Translation Studies. *Meta*, 50(4), 1082-1097. https://doi.org/10.7202/012062ar
[25] Vandaele, S. (2015). La recherche traductologique dans les domaines de spécialité : un nouveau tournant. *Meta*, 60(2), 209-237.
[26] Venuti, L. (1998). *The Scandals of Translation. Towards an Ethics of Difference*. Routledge.
[27] Wilhelm, J. E. (2012). Jean-René Ladmiral – Une anthropologie interdisciplinaire de la traduction (Interview). *Meta*, 57(3), 546–563. https://doi.org/10.7202/1017079ar

Remerciements
Je voudrais remercier Madame Marina Mureşanu de l'Université Alexandru Ioan Cuza de Iaşi, Roumanie, et Monsieur Jean Peeters de l'Université de Bretagne-Sud de Lorient, France, qui ont été les directeurs de ma thèse de doctorat. Ils ont éveillé en moi la passion pour l'analyse et la critique de la traduction et m'ont enseigné les principes fondamentaux de la recherche dans le domaine de la traductologie.

Notice bio-bibliographiques
Carmen-Ecaterina Ciobâcă est chargée de cours à la Faculté de Droit de l'Université Alexandru Ioan Cuza de Iaşi, Roumanie, où elle enseigne le français juridique. En 2012, elle a défendu la thèse de doctorat intitulée *Lucian Blaga et ses versions en français : figures de style et traduction*, élaborée en cotutelle, sous la direction de Marina Mureşanu (Université Alexandru Ioan Cuza, Iaşi, Roumanie) et de Jean Peeters (Université de Bretagne-Sud, Lorient, France). La thèse a reçu la mention *très honorable avec félicitations du jury*. Ses domaines de recherche sont la traductologie, la traduction littéraire et spécialisée et la culture juridique française.

Déclaration de conflits d'intérêt
L'auteur n'a déclaré aucun conflit d'intérêt en ce qui concerne la recherche, la paternité et/ou la publication de l'article.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International